

— Oh ! l'on me pousse ! l'on me pousse ; s'écria Auger ; je ne voulais cependant pas aller au crime.

— Vous irez ou vous voudrez, répondit le prince ; mais comme il est probable que c'est à la potence, je désire que vous ne soyez pas pendu chez moi.

Auger poussa un cri sourd, regarda autour de lui d'un air égaré, et disparut avec le sifflement des furies dans les oreilles.

A peine avait-il disparu, que le prince tira violemment le cordon de la sonnette.

— Qu'on m'aille chercher monsieur Christian Obinski, dit-il ; je veux le voir sur-le-champ.

XLVIII.

PRINCE ET GENTILHOMME.

Christian, la lettre partie, le premier feu de la colère passé, la fièvre un peu calmée, réfléchissait aux conséquences de sa conduite avec le prince, et, sans être alarmé, s'en inquiétait beaucoup, lorsque, vers les onze heures du matin, le messenger de Son Altesse Royale arriva.

Il avait fait grande diligence, étant venu de Versailles à Paris en une heure à peu près.

L'annonce de ce messenger fut loin de rassurer le jeune homme.

Il s'agissait bien encore un peu de Bastille, en l'an de grâce 1788, c'est-à-dire un an avant qu'elle fût démolie, et l'on n'avait pas encore entièrement désappris la tradition qui enjoint à tout Français de respecter un prince du sang, même dans ses erreurs.

Christian, qui était au lit, fit entrer le messenger.

Puis il l'interrogea.

Le messenger ne savait rien ; il n'avait reçu d'autre ordre que de partir de Versailles, de faire la course à franc étrier, et d'inviter Christian à se rendre lui-même à Versailles sans perdre de temps.

Sans perdre de temps, c'était bref.

Il n'y avait pas de doute sur les intentions du comte d'Artois : elles ne pouvaient être bonnes.

Christian soupira donc à l'idée du sort qui l'attendait ; mais son parti n'en fut pas moins vite pris.

Il annonça au messenger du prince qu'il pou-

vait retourner à Versailles et dire positivement qu'il le suivait.

Puis il passa chez sa mère.

Il fallait tout prévoir, même le cas, où, de Versailles, il reviendrait directement à la Bastille.

— Ma mère, lui dit-il, Son Altesse Royale m'ordonne de me rendre à l'instant même auprès d'elle ; il se pourrait qu'elle m'envoyât, maintenant que je suis dispos, faire un voyage dont autrefois il avait été question.

— Eh bien, dit la comtesse, soit ; avant votre départ nous nous reverrons.

— Peut-être, ma mère.

— Comment, peut-être ? dit la comtesse.

— Sans doute, madame ; parfois ces sortes d'expéditions sont soudaines.

— Mon fils !

— Oui, ma mère, un messenger part aussitôt ses instructions reçues, et il devient difficile de faire des adieux, attendu que le secret serait bien aventuré par la présence du messenger à Paris.

— Je comprends, dit la comtesse avec inquiétude, je comprends ; ainsi vous partez ?

— Oui, ma mère.

— Mais votre santé ?

— J'avais surtout besoin de distraction, et le voyage que je vais entreprendre, si toutefois je l'entreprends, m'en donnera.

— Je n'ai plus d'objections à faire, dit la comtesse.

Puis regardant le jeune homme avec une indigne tendresse.

— Aurai-je seulement la facilité de vous voir, dit-elle, avant que vous vous mettiez en route fût-ce à une barrière de Paris où vous me diriez de vous attendre ?

— Je ne sais, madame, dit Christian avec hésitation.

— Quelque voyage que vous entrepreniez, on ne peut vous refuser cela ; sinon, je vous dirais même de diriger mon voyage du côté où l'on vous enverra.

Christian ne répondit point ; la tendresse de cette mère avait des yeux d'Argus, et nul mensonge ne pouvait durer avec elle au delà d'une heure.

Pendant ce temps, Christian, encore trop faible pour faire une longue route à cheval avait fait mettre les chevaux à la voiture.

Il prit congé de la comtesse, qui ne put obte-

nir de lui autre chose que ce qu'il lui avait déjà dit, et il se rendit chez Son Altesse Royale.

Il trouva le prince tout habillé, tout imposant. Il se promenait dans son cabinet, presque rêveur — ce qui était rare, — lorsqu'on annonça Christian.

— Celui-ci parut sur le seuil, baissant les yeux, humble de mine, mais résolu de cœur.

— Entrez, monsieur, entrez ! dit le prince ; on a dû vous prévenir que je vous attendais.

— Oui, prince, répondit Christian ; je sais que Votre Altesse veut bien me faire cet honneur.

Le prince fit signe au valet de pied qui avait introduit Christian de se retirer et de fermer la porte.

Le valet obéit ; le prince et le jeune homme se trouvèrent seuls.

Le prince fit encore quelques pas en silence, tandis que Christian se tenait debout, muet, immobile.

— Monsieur, lui dit le prince en s'arrêtant tout à coup, il se passe entre nous des choses étranges ! et d'abord, pour ne parler que de cette lettre que j'ai reçue de vous ce matin, vous avouerez qu'elle ne ressemble guère à celle que l'on écrit aux princes.

— Pardon, monseigneur, répondit Christian, cela tient à une chose : c'est que ce qui m'arrive, à moi, ne ressemble guère à ce qui arrive aux hommes.

— Je vous arrête, monsieur, et ne veux point d'explication avant de vous avoir fait connaître ma volonté.

Christian se crut arrivé au terme du voyage, et il apprêtait déjà son épée pour la rendre au prince.

— Monsieur, continua celui-ci, qui comprit sans doute ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme, j'ai été induit en erreur de la façon la plus déplorable par un de mes valets ; cette erreur m'a conduit à une démarche dont j'ai bien du regret, puisqu'elle a déplu à une femme, Mais, enfin, toute faute se répare.

— Oh ! non, monseigneur, non ! s'écria Christian, cachant son visage entre ses mains, non, malheureusement, celle qu'a commise Votre Altesse est irréparable !

— Irréparable ! Et en quoi donc, je vous prie ?

— L'honneur d'une femme, monseigneur, est bien autrement délicat, vous le savez bien, que celui d'un homme.

— Ah çà ! mais, monsieur, dit le prince en regardant Christian d'un air interrogateur, en quoi donc, s'il vous plaît, madame Auger a-t-elle failli au sien ?

— Oh ! monseigneur, monseigneur, Ingénue est déshonorée !

— Mais pas le moins du monde, monsieur !

— Pardon, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Le soir de l'émeute ce même soir où vous avez été blessé, j'avais eu le bonheur de rencontrer mademoiselle Ingénue, seule, séparée de son père. Sans qu'elle sût qui j'étais, je la reconduisis chez elle. Donc, elle m'avait vu et me connaissait. Cette nuit, en me revoyant, elle a trouvé tout naturellement, entre mon visage et celui de son mari, cette bienheureuse différence que le ciel y a mise. Elle eût pu en être flattée, n'est-ce pas ? Eh bien ! non ; tout au contraire, elle a crié, elle s'est effrayée, elle m'a supplié de sortir. J'ai dit tout ce que la politesse me suggérait de lieux communs, elle a persisté. J'ai pris mon chapeau et mon épée ; je lui ai adressé un compliment suivi d'un profond salut, et, enchanté de voir que je m'étais trompé ou plutôt que j'avais été trompé, j'ai gagné la rue, comme vous avez pu voir, puisque vous m'y avez rencontré.

— Est-ce bien vrai, cela ? murmura Christian au comble de l'étonnement ; est-ce bien vrai, cela, monseigneur ?

— Plait-il ? fit le prince avec tout l'orgueil de sa race, qui se souleva en face de ce doute infligé à sa parole.

— Ah ! oui, monseigneur, c'est vrai ! s'écria Christian ; votre bouche, la bouche d'un grand prince, d'un loyal gentilhomme ne peut mentir... Monseigneur je vous crois et je vous bénis. Bonté du ciel ! mais j'en mourrai de joie, monseigneur !

— Alors vous êtes donc son amant, vous, mon cher ?

— Moi, son amant ! Oh ! monseigneur, si, pour adorer une femme ; si, pour la respecter à mains jointes ; si, pour idolâtrer son regard, sa voix, le charme enivrant de son moindre geste ; si, pour avoir envie de baiser la trace de ses pas, et pour mourir des palpitations que cause le frolement de sa robe ; si, pour tout cela, monseigneur, on peut être appelé son amant, oh ! oui, oui, je suis bien l'amant d'Ingénue !

— En vérité, dit le prince souriant, et tombé tout à coup dans la familiarité de la jeunesse,

vous me ravissez avec votre histoire, mon cher Christian !

Alors, Christian, joyeux à son tour, et rendu confiant par sa joie, se mit à raconter au prince toute la série de ses aventures : cette vie charmante et malheureuse à la fois qu'il menait près d'Ingénue, quand habitant sur le même palier qu'elle, il se faisait passer pour un ouvrier graveur ; puis il arriva aux sermons du père Rétif, à son expulsion, à sa blessure, à ses souffrances pendant sa maladie, à la longueur de cette maladie, à l'impossibilité dans laquelle il avait été de faire parvenir à Ingénue de ses nouvelles ; enfin, il dit comment, à son retour chez sa mère, sa première sortie avait été pour la rue des Bernardins. Il raconta de quelle façon il avait été renvoyé de la rue des Bernardins à celle du Faubourg Saint-Antoine, puis il passa à ce qu'il avait vu et entendu jusqu'au moment où, exaspéré par les plus cruelles tortures de la jalousie, il avait barré le chemin au prince.

Enfin, il se tut ; c'était le tour du comte d'Artois.

— Eh bien, mon cher Christian, dit le comte d'Artois, maintenant que je suis au courant de vos aventures, à vous, il est juste que vous soyez instruit des miennes. Voici donc ce que vous ne savez pas. J'avais vu, comme je vous l'ai dit, cette petite fille, qui est adorable ; elle m'avait frappé comme un de ces types que l'on voit peuple, et que Dieu eût dû faire duchesse ou reine. Auger... mon factotum, me promit de m'en faire aimer.

— Ah ! voilà !

— Que voulez-vous ! j'acceptai ses services, et c'est là que fut mon tort. Il paraît que le drôle voulut l'enlever comme un Vandale : il se fit rouer de coups, lui et un compagnon qu'il s'était associé, moi, restant en dehors, comme vous pensez bien, et ignorant même ce qui se passait. La chose manqua donc. Aussitôt je chassai Auger, qui avait été assez niais pour compromettre ma livrée dans cette bagarre.

— Et vous fîtes noblement, monseigneur ! dit Christian.

— Oui, mais attendez donc, nous ne sommes pas au bout. Ne voilà-t-il pas mon coquin qui imagine de se venger à sa manière ! Savez-vous en quoi consistait cette vengeance ? Le drôle se convertit, ou plutôt, pour l'honneur de la religion, il fit semblant ; il séduisit, par ses belles paroles, je ne sais quel bonhomme de curé ; bref, il se fit recommander par lui, se remua, devint

commis, caissier, je ne sais plus quoi ! gagna trente sous par jour, fit la cour au père Rétif, enjôla sa fille et l'épousa mystérieusement. La femme épousée, voici comment il s'y prit avec moi, qui songeais peut-être encore un peu à Ingénue, mais qui ne songeais plus du tout à lui. Il est bon de vous dire qu'en le chassant, je l'avais comparé — pour lui faire sentir leur supériorité sur lui, bien entendu — à Lebel, à Bachelier, et à je ne sais combien de frontins illustres dont il déparait la collection. Hier matin, je reçus cette lettre :

« Monseigneur,

» Ingénue ne demeure plus au quatrième étage, rue des Bernardins, elle demeure au troisième rue du Faubourg-Saint-Antoine, dans la maison de Réveillon, le marchand de papiers. Un petit changement s'est fait, en outre, dans sa position : au lieu d'être fille, elle est femme ; au lieu d'être soumise à un père, elle dépend d'elle seule.

» Trouvez-vous ce soir dans un fiacre, de minuit à une heure du matin, dans ladite rue du Faubourg-Saint-Antoine, et en face de ladite maison. Votre Altesse y trouvera un homme qui lui en ouvrira la porte et qui lui en expliquera les localités.»

— Comment ! monseigneur, s'écria Christian, il a écrit cela ?

— Pardieu ! dit le prince, voici la lettre.

— Oh ! quel bonheur que Votre Altesse l'ait conservée !

— Peste ! je n'avais garde de m'en dessaisir : je croyais à un guet-apens.

— Oui, je comprends... Alors, Votre Altesse se trouva au rendez-vous ?

— Et lui aussi... Il me donna une clef, m'expliqua la façon d'entrer, et, ma foi, sans une veilleuse qui m'éclaira mal à propos, mon cher Christian, ce malheureux vous perdait votre maîtresse.

— L'infâme !

— N'est-ce pas ?

— Oh ! maintenant, il reste un coupable, monseigneur.

— Oh ! celui-là, j'en fais mon affaire, dit le prince en riant, et sa punition me regarde.

— Votre Altesse me pardonnera-t-elle jamais ?

— C'est tout pardonné : vous êtes un brave jeune homme, Christian. Voyons, que faut-il faire de cet Auger ?

— Ah ! monseigneur, un exemple.

— D'accord ; mais, prenons-y garde, l'honneur des femmes reçoit de terribles accrocs quand les hommes font des exemples, et j'ai pour principe que mieux vaut une étoffe sans accrocs, fut-elle moins précieuse, qu'une plus riche avec une reprise, si bien faite qu'elle soit.

— Vous avez raison, monseigneur ; d'ailleurs, j'oubliais, fou que je suis ! que le nom de Votre Altesse Royale ne doit pas être mis en jeu, et que ce serait bien mal reconnaître votre noblesse et votre bonté, que de vous faire descendre en ce débat.

— Oh ! fit le prince, qui, grâce aux précautions qu'il avait prises, était assuré de sortir pur et blanc et cette affaire, je risquerais pour votre satisfaction bien des choses ; mais réfléchissez : cette jeune fille à qui vous faisiez la cour, sans lumière, chez le père Rétif absent ; votre expulsion de chez elle, alors qu'on vous a reconnu gentilhomme, tandis que vous affectiez les dehors d'un ouvrier ; le mariage d'Auger, ma présence dans la chambre nuptiale, puis votre présence à vous ; enfin, voyons, n'est-ce pas un peu embrouillé, un peu mariage de Figaro, pour tous ceux qui, comme nous, n'ont pas pénétré rue des Bernardins, au quatrième, et au troisième, rue du Faubourg-Saint-Antoine, avec le flambeau de l'initiation ?

Le monde, voyez-vous, mon cher Christian, le monde n'est pas charitable : cette pauvre fille, tant de fois sauvée, tant de fois menacée, jusque dans le sanctuaire de la chambre nuptiale, par deux hommes, dont l'un est le comte d'Artois, dont l'autre est son page, tout cela ne fera-t-il pas un peu ressembler Ingénue à la fiancée du roi de Garbe ?

Christian pâlit.

— Ah ! vous l'aimez bien ! dit le comte.

Christian soupira et leva les yeux au ciel.

— Ça, voyons, qu'en allez-vous faire ? reprit le prince.

— Monsieur, dit Christian, c'est bien simple : je l'enlèverai.

— Aïe ! aïe ! aïe ! mon cher ami.

— Quoi donc ! monseigneur, n'enlève-t-on plus maintenant ?

— Si fait, parbleu ! mais prenez garde à Ingénue : elle est mariée. Si vous lui enlevez sa femme, Auger criera comme un aigle ; la publicité, que nous cherchons à éviter, il nous l'appliquera. Le beau rôle, que vous avons à prendre, c'est lui, au contraire, qui le prendra.

— Mais, monseigneur...

— Ah ! c'est que vous ne savez pas ce que c'est que cet Auger. Eh bien ! croyez-moi, c'est un scélérat très redoutable. Je le ferais bien mettre dans quelque cul de basse-fosse ; mais de méprisable qu'il est, il deviendrait intéressant. Ah ! mon cher Christian, rendre M. Auger intéressant ! gardez-vous-en comme de la peste !

— Que faire alors, monseigneur ?

— Mon cher, il faut attendre ; Auger n'a pas le moyen de rester longtemps tranquille ; d'ailleurs, il en aurait la possibilité, que la chose n'est pas dans son caractère : il faut que, d'ici à quelque temps, il devienne un scélérat consommé, croyez-en mon expérience. Cela vous fait sourire, me voyant, à sept ou huit ans près, du même âge que vous ; mais les princes naissent de dix ans plus vieux que les autres hommes : j'ai donc le double de votre âge.

— Ainsi, monseigneur, vous me conseillez d'attendre ?

— Oui.

— Mais l'attente, c'est la mort. Ce misérable est son maître.

— Ah ! voilà où nous allons parler raison, et où, sans contredit, vous allez me trouver supérieur à vous. Voulez-vous parler raison ?

— Monseigneur, je vous jure que je ne demande pas mieux.

— Eh bien, asseyez-vous.

— Monseigneur...

— Vous avez une jambe malade.

— Monseigneur, j'obéis.

— Et Christian prit une chaise.

Le comte d'Artois tira un fauteuil comme on fait à la Comédie-Française, quand on va jouer une scène posée.

— Et maintenant, m'écoutez-vous ? demanda le prince.

— Je vous écoute, monseigneur, répondit Christian.

XLIX.

OU LE COMTE D'ARTOIS ET CHRISTIAN PARLENT RAISON.

— Vous dites donc, mon cher Christian, continua le prince, qu'Ingénue est au pouvoir de ce misérable ?

— Oui.

— Une question. Vous aime-t-elle ?

— Monseigneur, je ne sais.

— Comment cela ?
 — Non ! puisqu'elle a consenti à se marier ; mais, cependant . . .
 — Bon ! vous le croyez ?
 — Mon Dieu, monseigneur, Votre Altesse comprend que, quand je regarde cet homme souillé de crimes, qu'il reflète sur son visage, et que je me regarde moi-même, eh bien, je l'avoue, il me paraît probable qu'Ingénue me préfère à son mari.
 — Mon cher, il faut vous en assurer ; ceci est de première nécessité ; mais c'est une affaire entre vous et elle, et je ne puis rien vous conseiller à cet égard. J'admets, toutefois, qu'elle vous aime. Ce fait est assez naturel. Voyons alors quel parti nous avons à tirer de cette donnée.
 — Est-ce que, demanda en hésitant le jeune homme, est-ce que Votre Altesse Royale ne pourrait pas user de son influence pour faire casser le mariage ?
 — J'y ai pensé, parbleu ! mais sous quel prétexte ? réfléchissez-y. Le monde est, à cette heure, aux alliances de vertu. Ingénue est du peuple, Auger aussi ; le drôle, vous savez cela, se pose comme un transfuge de nos rangs : il fuit notre corruption. Son mariage avec une plébéienne l'a retrempé dans l'esprit public ; si nous attaquons ce mariage, si nous obtenons qu'il soit rompu, je vois d'ici tous les écrivains tremper leurs plumes dans le venin. Prenez garde !
 — Enfin, monseigneur, cet homme habitera-t-il ou non avec elle ?
 — Je vous l'ai dit, allez tout droit vous en informer, mon cher ! Vous devez une explication à cette enfant. Choisissez bien votre temps surtout ; n'allez pas vous trouver dans le domicile conjugal pour fournir au mari le prétexte d'un léger assassinat sous couleur de jalousie. On ne roue plus, on pend à peine, et mon frère parle de supprimer tout à fait la peine de mort. Ce gaillard d'Auger vous tuerait au grand contentement des philosophes, qui verraient la morale vengée par votre mort. Prenez garde, mon cher ! prenez garde !
 — Je vous l'ai dit, monseigneur, il ne me reste d'autre moyen que l'enlèvement.
 — Oui, mais vous partez, vous, et moi je reste. C'est donc sur moi que tombera l'orage. Après tout, si cela peut vous être utile, laissez-moi sous la gouttière et ne vous inquiétez de rien.
 — Oh ! monseigneur, vous le comprenez,

n'est-ce pas ? plutôt mourir de chagrin que de vous causer l'ombre d'un déplaisir !

— Merci ! En vérité, vous me rendez service ; on m'a fait si impopulaire depuis quelque temps, qu'an lieu de servir de bouc émissaire, je crois qu'il me serait fort utile d'en trouver un pour moi-même. Laissez-moi donc à l'écart, ce sera même très bien joué, je vous le jure. Sorti de cette affaire, je vous serai d'un secours bien plus grand comme allié que comme complice. Comptez sur moi ; guettez une bonne occasion, et, quand elle se présentera, venez me chercher pour que je vous aide à en profiter. Eh ! mon Dieu, il y a tant d'événements dans la vie d'une femme !

— Enfin, monseigneur, une dernière idée : si j'insultais ou si je me faisais insulter, et que j'appelasse ce coquin en duel, je le tuerais !

— Peuh ! fit le comte ; l'idée, permettez-moi de vous le dire, me paraît médiocre. D'abord, vous, bon gentilhomme, vous va-t-il d'aller provoquer un laquais ? puis ce laquais provoqué acceptera-t-il ? Maintenant supposons qu'il accepte, ce sera toujours du bruit ; enfin le drôle a déjà pris ses précautions, ou je ne le connais point. Je vous parie, comme dirait monsieur le duc d'Orléans, que maître Auger, en ce moment-ci, fait assurer sa vie pardevant notaire, et dépose, sous forme de testament, quelque affreux libelle dont nous serions menacés en cas de mort.

— Hélas ! monseigneur, je suis forcé d'avouer que vous avez toujours raison.

— Alors vous n'avez plus d'idées à me donner.

— Aucune, monseigneur.

— Cherchez bien !

— Je ne trouve pas.

— Vous ne voyez donc plus absolument rien à faire ?

— Rien.

— Eh bien, à mon tour, je vais voir si je ne serai pas plus heureux que vous.

— Oh ! monseigneur !

— Je n'ai qu'une idée, moi.

— Qu'importe, si elle est bonne ?

— J'espère que vous en serez content.

— Merci !

— Je vous dois bien cela, pardieu ! . . . J'ai failli vous prendre bien innocemment cette petite femme ; je veux vous la rendre, voilà tout.

— Ah ! monseigneur, que vous y réussissiez ou non, je vous ure une reconnaissance éternelle !

— Bah ! vous êtes à moi, n'est-ce pas ?

— De corps et d'âme, mon prince !

— Un jour ou l'autre, vous me donnerez une portion de votre sang, peut-être tout même ! Eh bien ! ce jour-là, vous m'aurez beaucoup trop payé ; prenez des à-comptes.

Christian, sans prononcer une parole, fit du geste et de la pensée un serment qui éclata sur sa physionomie loyale.

— Oh ! je suis sûr de vous, dit le comte d'Artois en souriant ; maintenant, écoutez-moi.

Christian redoubla d'attention.

— Vous vous donnez un mal de tous les diables à combiner un enlèvement, un divorce, un assassinat, un duel, appelez cela comme vous voudriez, pour arriver à quoi ? A être aimé sans partage.

— Hé ! c'est vrai, monseigneur.

— Seulement, vous ne vous donnez tant de mal que parce que vous essayez de trouver un moyen vertueux d'ôter cette femme à son mari.

— Oui, le plus vertueux, en effet ; c'est peut-être risible, mais, enfin, c'est ainsi.

— Eh bien, analysez . . . Vous m'avez d'abord parlé d'un enlèvement : ici, vous privez la fille de son père, le père de sa fille. Je ne parle plus du scandale, la question est vidée entre nous. Oh ! ne venez point me dire que le père Rétif s'en ira vivre avec vous ; j'estime que, fit-il cela, ce ne serait pas précisément vertueux de sa part. Vous me direz que cette morale est celle de ses livres, et qu'il pourra bien se croire autorisé à faire ce qu'il écrit ; mais, disons-le, et j'ai là quelques volumes de lui derrière mes placards, cette morale du père Rétif n'est pas la plus pure morale. J'ai lu à peu près tout ce qu'il a fait ; c'est un peu moins spirituel que Crébillon fils, mais c'est bien plus déshonnête encore ; vous comprenez que je ne veux pas maltraiter la littérature de notre beau-père. Je dis *notre beau-père*, vous comprenez, Christian, parce que, moi aussi, j'ai failli épouser sa fille.

Et cette intarissable gaité du jeune prince, cette gaité qui lui conciliait tous les cœurs, se donna enfin carrière.

On avait été sérieux trop longtemps.

— Je reprends, dit-il. Vous avez reconnu l'immoralité du premier moyen, qui est l'enlèvement ?

— Hélas ! oui.

— Passons au divorce. Le divorce ou séparation est un composé de chicanes, d'avocasseries et de grimoires. Vous ferez imprimer un

mémoire dans lequel, pour blanchir Ingénue vous salirez son mari ; le mari fera imprimer un mémoire dans lequel, pour se blanchir lui-même, il vous salira ; la femme fera imprimer un mémoire dans lequel elle se salira elle-même assez pour que jamais un honnête homme veuille d'elle. Oh ! c'est forcé ! . . . Là où quatre avocats d'à présent ont mordu, Christian, il ne reste plus guère que la gangrène. Est-ce moral, dites-moi, ce moyen légal, qui aboutira à salir tout le monde certainement, et à consolider peut-être les droits de monsieur Auger sur sa femme ?

Christian baissa la tête.

Le prince continua :

— Passons au troisième moyen, qui est le duel. Eh bien ! c'est, à mon avis, le moins raisonnable de tous. Vous appelez cet homme en duel, n'est-ce pas ? et, cela, parce que vous êtes sûr de le tuer ?

Christian fit un mouvement.

Le prince répondit par un signe qui réclamait le silence, et continua.

— J'aime à croire que vous n'agiriez pas ainsi avec l'idée qu'il vous tuerait ; laisser la pauvre petite femme en son pouvoir par votre mort, mais songez-y donc ce serait énormément absurde ! Donc, vous pensez que vous le tuerez. Eh bien, permettez-moi de vous dire, mon cher, et je ne suis point cagot, Dieu merci ! permettez-moi de vous dire que le moyen n'est pas religieux ; mon frère vous ferait poursuivre et trancher la tête pour l'honneur de la morale. Si j'obtenais votre grâce, et vous comprenez que, si vous vous obstinez à ce moyen, tout défectueux qu'il est, je me fais fort de vous l'obtenir par l'entremise de ma sœur la reine, il devient impossible que vous viviez publiquement auprès d'une femme dont vous auriez tué le mari, et qui s'appellera veuve Auger. Ces choses-là ne se font pas. Il faudrait qu'à la mode italienne ou espagnole, vous fissiez occire monsieur Auger dans une rixe, par quelque gourdin infaillible ; alors, nous qui avons parlé morale tout à l'heure, nous allons parler, maintenant, cas de conscience. Vous ne serez pas poursuivi, c'est vrai ; décapité, c'est vrai ; déshonoré, c'est encore vrai ; mais vous aurez des remords ; vous serez comme Oreste, vous verrez remuer les rideaux de votre lit, et vous coucherez avec un sabre sous le chevet. Qui sait si, devenant somnambule comme les adeptes de monsieur Mesmer, vous ne tuerez pas votre maîtresse en croyant tuer le fantôme

Cela s'est vu ! si bien que les médecins m'ont défendu, à moi par exemple, qui rêve tout haut la nuit, d'avoir jamais une arme sous la main quand je dors. Hein ! que pensez-vous de ma logique, Christian ? Si j'ai eu des torts ; il me semble, mon ami, que je les répare furieusement à coups d'éloquence, et que messieurs Fénélon, Bossuet, Fléchier et Bourdaloue sont de bien petits moralistes auprès de moi.

— Hélas ! ce n'est que trop sensé, monseigneur, tout ce que vous avez discuté là, et vous m'effrayez. Cependant, il me semblait tout à l'heure vous avoir entendu me dire qu'une idée vous était venue.

— Oh ! oui, une excellente idée.

— Eh bien ! mais . . .

— Je ne vous l'ai pas encore dite, voilà tout.

— Mais vous allez me la dire, monseigneur ?

— Parbleu ! suivez bien, je vous prie, mon raisonnement. A force de voir ce qu'il ne faut pas faire, on arrive à deviner la chose faisable. Voici mon idée ; elle se compose de trois parties : 1° laisser Ingénue à Paris près de son père.

— Et son mari, alors, interrompit vivement le pauvre amoureux.

— Oh ! ne m'interrompez pas, j'ai déjà tant dévié, que je ne m'y reconnaitrais plus. Je disais donc : 1° laisser Ingénue avec son père dans notre bonne ville de Paris ; 2° assoupir, éteindre tous les bruits que l'on a faits et que l'on voudrait faire de cette aventure, ce qui implique la négation de tout procès, de toute demande en séparation, de toute instance quelconque ; 3° ménager, comme un trésor précieux, la misérable vie de cet infâme monsieur Auger . . . Ne sautez pas ainsi ; je m'explique : jusqu'à ce qu'il meure de maladie, d'accident ou de potence, ce qui ne saurait tarder bien longtemps. Donc, si pareille chose me fût arrivée, reprit le comte, voici ce que j'aurais fait. J'ai quelques maisons, par-ci, par-là, dans Paris : les unes ont des arbres, les autres, n'en ont pas ; les unes sont dans les quartiers les plus écartés, les autres dans les quartiers les plus peuplés . . . Ah ! j'oubliais, je me serais assuré, avant tout chose, de l'amour de mademoiselle Ingénue puisque son mariage avec ce misérable est pour nous comme non avenu. Or, certain d'être aimé d'elle, je lui eusse inspiré la bonne envie de se venger de son mari. C'est encore là, si je ne me trompe, la plus aisée des choses du monde. Les femmes les plus heureuses ont si naturellement

besoin de vengeance, même à l'égard de ceux qui les rendent heureuses, que mademoiselle Ingénue se vengera de son mari avec une rage proportionnée aux supplices que son mari lui fait endurer. Je reviens à mes maisons. Vous choisiriez quelque part une demeure isolée, calme, charmante. C'est là, dans ce discret asile, que vous conduiriez Ingénue, aussi souvent que possible, pour causer avec elle de vos espérances, en attendant la catastrophe finale, qui ne peut manquer très prochainement de la rendre tout à fait libre.

Le jeune homme, qui trouvait tout ce que disait le prince assez logique, redoubla d'attention.

Le prince continua :

— Passons au côté financier de mon plan. Ou vous êtes riche ou vous ne l'êtes pas. Dans ce dernier cas, vous avez ma bourse à votre disposition. Maintenant, en effet, nous sommes amis ; comptez sur moi jusqu'à la concurrence de trois cents louis, dont je vous gratifie annuellement à partir d'aujourd'hui ; ce sont des honoraires que vous avez parfaitement gagnés. L'argent rend tout possible en amour. Je ne suis pas de ceux qui disent qu'avec de l'argent on se fait aimer de toutes les femmes ; non, j'ai trop d'expérience pour cela. Mais quand une fois une femme vous aime, l'argent est d'une singulière utilité pour qu'elle continue de vous aimer aussi longtemps que possible. Ainsi, vous faites à Ingénue un intérieur de fée ; vous lui donnez une toilette de duchesse ; elle a, à elle, pour elle, tout ce qui peut la rendre heureuse ; vous vous arrangez de façon à ce que vos dons soient entièrement pour elle, à ce que l'odieux mari crève de faim et de soif auprès du bien-être de sa femme. Rien de plus aisé : quand Ingénue aura bien diné avec vous, à votre ménage particulier, elle supportera volontiers les privations du ménage de monsieur Auger. Ce cuisinier voyant que sa femme n'est d'aucun profit pour lui, finira par déguerpir, ou bien il se rendra coupable envers elle de quelque mauvaise action ; alors, sans perdre une minute, nous le ferons, par jugement, coffrer en lieu sûr. Il n'aura rien à reprocher qu'à lui ; c'est sur lui que roulera le procès, s'il y en a un, et ces sortes de jugements ne sortent pas de l'enceinte du prétoire.

Christian approuva de la tête ; le prince continua :

— Ou bien, monsieur Auger volera, et il en est plus que capable ! Autre procès, autre

moyen de l'envoyer par delà les mers comme grâce. Cependant, vous aurez vécu très heureux trois ou quatre heures par jour, ce qui suffit à un homme occupé de quelque bonne ou grande œuvre. Vous aurez rendu heureuse la femme, heureux le père Rétif. Vous n'aurez de frais d'imagination à dépenser que pour assurer le mystère de vos entretiens. J'ai, je vous le répète, des maisons faites pour cela ; vous choisirez celle qui vous plaira ; une surtout, dans laquelle les femmes vont travailler en journée, admirable ressource pour une pauvre ouvrière comme Ingénue, qui ne veut rien recevoir de son mari, et qui ainsi ne devra son bien-être qu'à elle-même. J'ouvre une parenthèse pour ma philosophie. Vous êtes tous heureux, et vous n'avez plus rien à désirer au monde, si ce n'est, afin d'épouser tout à fait sa veuve, de voir prendre monsieur Auger à quelque gibet, ce que la Providence lui réserve assurément. Est-ce assez joli ? Notez que c'est beaucoup moins nuisible à la société que tous vos moyens de tout à l'heure. Donc, vous nagez dans la béatitude, n'est-ce pas ?

Christian fit un signe qui voulait dire que, si, en effet, il en arrivait là, il se trouverait parfaitement heureux.

— Cherchez, continua le prince ; choisissez vous-même le lieu, l'heure et comptez le temps . . . Combien voulez-vous que cela dure ainsi ? Ah ! beaucoup, n'est-ce pas ? Immensément ? Eh bien, soit ! je suis généreux, moi, quand il s'agit de mes amis. Vous demandez l'impossible, je vous l'accorde : vous avez un an.

— Oh ! fit Christian, moi qui veux toute la vie !

— Nous parlons raison, vous voulez être fou. Soit, mettons deux ans. Plus encore ? Mettons trois ans. Voilà trois ans que cela dure. Bien ! Je suppose que l'Auger se soit obstiné à vivre, tant cet homme-là se plaît au mal ; alors, vous commencez à réfléchir, et la réflexion en amour, c'est la mort de l'amour. Donc, l'amour est mort ! C'est une supposition. Vous retournez chez madame votre mère, et vous épousez une femme que je vous tiens en réserve avec cinq ou six cent mille livres ; vous obtenez un régiment ; je vous fais faire une campagne ; vous avez la croix de Saint-Louis, et j'érige en marquisat une de vos terres. Comment trouvez-vous que je fasse les romans, moi ? Est-ce que je ne méritais pas d'appartenir à la famille Rétif ?

Et le prince ponctua toute cette étourdissante folie par un éclat de rire cordial.

Christian sourit tristement et baissa la tête.

— Votre Altesse oublie, dit-il, qu'elle a bien voulu parler à un amoureux, et que les amoureux sont des malades.

— Lui ne veut pas être guéri. Pardieu ! à qui le dites-vous ! Mais vous croyez que j'ai plaisanté ? Sur ma vie, excepté les trois années et la fin de votre épopée aboutissant à un mariage de cinq cent mille livres, vrai comme je suis gentilhomme, j'ai pensé ce que j'ai dit, et je ferais ce que j'ai pensé si j'étais à votre place ! Allez donc, et que Dieu vous assiste ! le dieu Cupidon, bien entendu, car, pour l'autre, peste ! ne jouons pas avec celui-là ; mon grand frère ne plaisante jamais sur ce chapitre.

Le comte d'Artois reconduisit Christian jusqu'à la porte de son cabinet, lui frappa amicalement sur l'épaule, et rentra chez lui, enchanté de tout ce qu'il venait de conseiller à ce pauvre fou à la façon de Werther, dont il voulait faire un sage, mais à sa façon.

L.

SYMPATHIE.

Christian avait été frappé de la logique un peu légère de monsieur le comte d'Artois.

Aussi, à peine rentré chez lui, suivit-il le conseil du prince.

Il écrivit à Ingénue. Voici la lettre de l'amoureux jeune homme :

« Madame, il est impossible que vous n'ayez pas quelque chose d'important à me dire. J'ai, de mon côté, toutes sortes de secrets à vous apprendre. Soyez assez bonne, si ma prière a quelque puissance sur vous, pour sortir demain, à trois heures. Marchez jusqu'aux fiacres qui stationnent à l'entrée de la rue Saint-Anoine, et, arrivée là, choisissez-en un dans lequel, sur un signe de vous, je monterai avec vous.

» Si vous préférez que je me rende directement chez vous, si vous êtes assez libre pour me recevoir. Je me tiens à votre disposition.

» Ordonnez, madame, et permettez-moi de me dire votre plus tendre et plus sincère ami.

» CHRISTIAN, COMTE OBINSKI. »

Christian venait de donner cette lettre à un